

Christine Ferlampin-Acher et Denis Hùe

MYTHES ET RÉALITÉS, HISTOIRE DU ROI ARTHUR



Éditions **QUEST-FRANCE**

Arthur : fable et histoire

Césaire d'Heisterbach, un cistercien du *xiii*^e siècle, nous rapporte dans son *Dialogus Miraculorum* l'histoire d'un abbé qui réveilla les moines endormis pendant son prêche en lançant : « Il y eut jadis un roi nommé Arthur. » À la fin du siècle précédent, le trouvère Jean Bodel soulignait déjà à quel point on pouvait prendre plaisir aux histoires de la matière de Bretagne. Dans le prologue de sa chanson de geste *Les Saxons*, il explique en effet qu'il existe trois thèmes littéraires :

– la matière de France (les chansons de geste, comme *La Chanson de Roland* ou *La Chanson de Guillaume*), qui est vraie, qui représente l'Histoire,

– la matière de Rome, qui s'inspire de récits tirés de l'Antiquité,

– et la matière de Bretagne, dont « les contes sont vains et plaisants ».

Page de gauche :

Le roi Arthur.

Son bouclier est orné d'une représentation de la Vierge à l'Enfant.

Au-dessous de lui figurent les couronnes et les noms de dix royaumes.

Enluminure anglaise, début *xv*^e siècle, tirée de la *Chronique* anglo-normande en vers de P. Langtoft en langue française.

British Library, ms. Royal 20, A II, f. 4c © Akg-Images/ British Library.



Scène de combat.

Lancelot et Galehaut.

Fresque de Frugarolo,

xv^e siècle (vers 1395-1400).

Fonds du Musée municipal et de la Pinacothèque d'Alexandria.

© Photothèque municipale.



Nombreux seront, dans ce sillage, les romanciers médiévaux à associer dans les textes en vers la matière arthurienne à la rime *songe / mensonge*.

Dès le Moyen Âge donc, Arthur est à la croisée de l'histoire et de la fiction. Dès le Moyen Âge, la vérité de la chronique peut servir à cautionner la fantaisie poétique de la fable. Dès le Moyen Âge, Arthur est auréolé de mystère : objet de quêtes, objet d'enquête déjà, même si ce n'est qu'au *xx^e* siècle que le débat autour de l'historicité d'Arthur sera posé en termes plus scientifiques.

À l'heure actuelle, l'étude des textes et les données archéologiques ne permettent que des hypothèses. Il a certainement existé à la fin du *v^e* siècle un chef breton, un guerrier, qui, après que les Romains eurent quitté l'île en 410, la laissant en proie aux luttes intestines, remporta une ou plusieurs victoires contre les Saxons appelés en renfort

par le roi celte Vortiger. Nennius mentionne ainsi dans son *Historia Brittonum* du début du *x^e* siècle les douze victoires d'un « dux bellorum » (un chef de guerre), portant le nom d'Arthur, et les *Annales Cambriae* (datant de la fin du *x^e* siècle) évoquent la bataille de Badon (en 516) et celle de Camlann (en 537) au cours de laquelle Arthur aurait trouvé la mort. Mais ces témoignages n'apportent guère de détails et, dès ces premières attestations, Arthur est associé au monde de la merveille légendaire, puisque Nennius évoque la trace laissée par la patte de son chien pendant une chasse sur un mégalithe ainsi que la tombe de son fils, Mar, située près de la source du Gamber, dans le Herefordshire. Par ailleurs la légende d'Arthur se constitue en parallèle dans des poèmes gallois, diffusés à l'oral par des bardes, et célébrant sa bravoure, déjà mythique (*Gododdin, Le Sac de l'au-delà, Culhwch et Olwen*).

Apparition du Saint Graal porté par deux anges. Les mains et les visages des personnages sont traités avec finesse et évoquent leur étonnement. *Queste del saint graal*, *xv^e* siècle. Paris, BnF, ms. fr. 120, f° 524v. © BnF.



Cisants de la reine Aliénor d'Aquitaine, représentée avec un livre de prières, et de son époux, le roi Henri II.
© Hervé Champollion.

Cependant le roi des Bretons n'aurait certainement pas connu le succès qui est le sien de nos jours sans la mise en place, au ^{xiii}e siècle, d'un Arthur politique, en particulier dans le milieu Plantagenêt. En effet les Plantagenêts ont certainement chargé leurs clercs d'inventer un héros dynastique, pour légitimer leur pouvoir sur la Grande-Bretagne, sur le modèle des Capétiens, dont l'ancêtre glorieux, Charlemagne, était célébré dans les chansons de geste. Ainsi les clercs ont mis leur plume au service des rois : Guillaume de Malmesbury, et surtout Geoffroy de Monmouth dans son *Historia Regum Britanniae* (avant 1135), ont contribué à la construction de la figure pseudo-historique d'Arthur. Lorsque le clerc normand Wace traduit en

roman (c'est-à-dire dans cette langue vernaculaire que nous appelons l'ancien français), la chronique latine de Geoffroy de Monmouth dans son *Roman de Brut* vers 1155 qu'il dédie à Aliénor d'Aquitaine, Arthur s'impose à un public plus large comme roi en majesté. Wace est le premier à évoquer la fameuse Table ronde, où les meilleurs chevaliers siègent à égalité, dans une utopie politique promise à un bel avenir, et il développe par rapport à son modèle latin la légende du retour d'Arthur qui, resté en Avalon après sa mort, reviendra libérer son peuple.

À partir de là, la littérature en langue vernaculaire peut s'emparer de cette figure royale déjà dotée d'une biographie quasi complète : une naissance merveilleuse,



Lancelot tue le défenseur de la Fausse Guenièvre, qui s'est substituée à la vraie reine, mettant en danger le monde arthurien. Fresque de Frugarolo, ^{xv}^e siècle (vers 1395-1400).

Fonds du Musée municipal et de la Pinacothèque d'Alexandrie.

© Photothèque municipale.

mondaines dans un élan mystique porté par le Graal. Le *vaisel* n'était pas une relique de la Passion chez Chrétien. Au contraire les continuations hésitent entre un Graal où se devine le paganisme de ses origines vraisemblables (le chaudron d'abondance de récits celtiques) et la célébration d'une relique sacrée, sous l'influence de l'œuvre de Robert de Boron qui, dans une trilogie en vers (ensuite mise en prose), impose une lecture explicitement chrétienne de l'objet, qui aurait reçu le sang du Christ et qui aurait été rapporté de Terre sainte en Grande-Bretagne par Joseph d'Arimathie.

À côté de ces développements, qui laissent à Arthur le rôle à la fois de garant d'un monde où peut se jouer la quête et de contrepoint mondain des valeurs spirituelles (célestielles, diraient les auteurs du Moyen Âge), de nombreux romans en vers racontent les aventures de chevaliers arthuriens, qui s'accomplissent, d'une jeunesse imparfaite au mariage et, souvent, au trône. Leur itinéraire part de la cour d'Arthur, où commencent leurs aventures, alors qu'ils sont sans nom, sans renom, sans lignage connu : après des

aventures qui les mènent hors de la cour, souvent dans l'espace inquiétant de la merveille sylvestre, ils reviennent auprès du roi, vainqueurs : entre-temps ils ont découvert leur nom, leur lignage, souvent glorieux ; ils reçoivent alors une femme et une terre. Ces romans, biographiques, sont fréquemment désignés par le nom du héros éponyme, comme dans le cas du *Bel Inconnu* qui, à la fin du récit a reçu le nom de Guinglain, a découvert qu'il est le fils de Gauvain, et se marie, noblement. À côté de romans s'appuyant sur cette trame biographique, d'autres récits, à la structure plus complexe, mènent de front les aventures de plusieurs chevaliers, mus par une même quête qui, en général, débute à la cour d'Arthur : c'est le cas par exemple des *Merveilles de Rigomer*, qui conduisent sur les chemins de l'aventure un groupe nombreux de chevaliers d'Arthur, dans une quête qui finalement restera ouverte et inachevée, tant il est vrai que plus que l'objet de la quête c'est l'élan, le mouvement de l'errance qui vaut dans ce type de roman. Dans ces textes la construction du récit est souvent complexe, les auteurs s'intéressant successivement aux



Malade alité,
les mains jointes
en signe de prière.
Epistoller à l'usage
de cambrai,
xiii^e siècle.

Cambrai, BM, ms. 100,
f° 180v. © IRHT-CNRS.



Le deuxième point est cette figure étrange et fascinante du roi, surnommé « le roi mort-vivant » par les Saxons, qui sauve son propre royaume du fond de sa litière. Jamais l'association du souverain et de sa terre n'a été rendue si manifeste : c'est parce que le roi est malade que la terre est menacée ; c'est parce que la terre est sauvée que le roi est guéri, au moins provisoirement. En même temps, ce roi malade, ce roi impuissant—l'impuissance et l'impotence vont ici de pair—annoncent ce que seront les récits sur le roi *Mehaigné*, le roi blessé, qui est une figure centrale de la *Quête du Graal*.

Enfin, le roi, malgré toutes ses faiblesses, est comme invaincu : le fait de succomber à la trahison le dédouane de tout échec, et c'est presque triomphalement qu'Uther disparaît. Il est enterré à Stonehenge, auprès

de son frère, après que les chefs Saxons Octa et Ossa eux aussi ont disparu : tout se passe comme si la gémellité et la duplication des person-nages, qui semblent une constante en amont du monde proprement arthurien, trouvaient ici leur aboutissement.

Chez Wace comme chez Geoffroy de Monmouth, la succession, on l'a dit, se fait tout naturellement. Ce sont les barons qui demandent à l'évêque de couronner Arthur chez Geoffroy, ce sont les évêques et les barons qui le couronnent chez Wace : à cette élection consensuelle—d'autant plus étrange qu'Arthur est jeune malgré tout, et que Loth aurait pu assurer une régence ou assumer le pouvoir—les récits plus tardifs préféreront d'autres versions, qui témoignent d'une évolution de la conception du pouvoir.

En effet, chez Robert de Boron, Uther est prévenu par Merlin de sa mort après sa victoire contre les Saxons, mort qui sera la conséquence naturelle de sa maladie ; il distribue tous ses biens et, à l'article de la mort, il apprend par l'Enchanteur qui le lui chuchote à l'oreille qu'il a un fils, Arthur, qui régnera après lui. Mais, pour les barons, Arthur n'existe pas, Uther semble sans autre descendant que sa fille Anne, et ils ne peuvent s'accorder sur aucun nom. Merlin, consulté, se contente

de garantir qu'au moment de Noël (on est à la mi-novembre), Dieu choisira un souverain pour le royaume. La veille de Noël, tous les barons de la cour sont rassemblés à Logres, y compris Antor, dont le fils Keu a été adoubé chevalier à la Toussaint. Arthur est lui aussi présent : il est un peu plus jeune, et a une quinzaine d'années. Merlin ordonne des prières, pour que Dieu choisisse celui que les barons n'ont su désigner : que chacun prie avec ferveur, dans la cathédrale.



Descente du Christ aux limbes.

C'est parce que le Christ a réalisé la promesse de l'Ancien Testament que les diables conçurent Merlin, pour le contraindre. L'enluminure ouvre le récit du *Merlin* : le monde vit selon le rythme de l'église. *Les Romans de la table ronde*, XIII^e siècle, vers 1220-1230. Rennes, BM, ms. 255, f° 101. © IRHT-CNRS.



Arthur incarne donc les valeurs de la courtoisie et de la chevalerie : en temps de paix, il tient des cours, où se précipitent les demoiselles en détresse qui viennent chercher de l'aide, les jeunes gens prometteurs qui souhaitent être adoubés, les chevaliers qui demandent réparation. Il agit peu, porte couronne aux grandes fêtes, accorde des dons, arme chevaliers les jeunes gens, mais il est souvent en retrait : il n'est pas le héros. Certes il lui arrive de quitter ses cités : comme tous les grands seigneurs du Moyen Âge, il change de lieu de résidence et Perceval, rêvant un hiver sur les gouttes de sang qui ont souillé la neige qui lui rappelle le teint de sa bien-aimée Blanchefleur, le rencontre, avec ses gens dans la forêt. Mais il n'empêche : Arthur, en temps de paix, est souvent un roi discret, spectateur des exploits des autres. Il est même parfois un roi absent : au début du *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes, alors même que le récit s'ouvre sur l'évocation d'une cour solennelle, à la Pentecôte, le roi s'est retiré auprès de la reine et s'est endormi, laissant l'aventure débiter sans lui. Le roman s'ouvre paradoxalement à la fois sur la célébration de la magnificence, de la prouesse, de la courtoisie et sur le constat déabusé que l'amour est désormais plus matière romanesque que réalité vive. Souvent les romans enchaînent l'éloge des valeurs arthuriennes et la triste constatation de leur décadence, de leur disparition, dans une *laudatio temporis acti* à la fois conventionnelle et nostalgique. Le regard satirique des poètes, qui ne manque jamais

Preux et Preuses.

Parallèlement aux neuf preux furent inventées, ensuite, neuf preuses. On voit leur parenté avec les figures des jeux de cartes. Coffret de messager à estampes, ^{xv} siècle. Paris, Musée national du Moyen Âge, Thomas de Cluny. © RMN/Jean-Gilles Berizzi.

Lancelot et Guenièvre

Si Arthur est le modèle des rois, Guenièvre est le modèle des reines. Elle est nommée diversement par les chroniqueurs, qui ne semblent pas tous connaître son nom, et le modèle officiel, « historiographique » de la reine fidèle et effacée est constamment battu en brèche par les récits qui la font apparaître. Sa première occurrence se trouvera dans le *Lai de Lanval* de Marie de France : la reine tente de séduire le héros qui a donné son cœur à une fée, et fait preuve d'une jalousie bien médiocre en l'accusant d'avoir voulu la séduire ; Lanval ne se sauvera que

grâce à la fée, qui viendra révéler à tous sa beauté, et partira en emmenant avec elle son amant. Cette première occurrence souligne le lien que l'on avait esquissé entre le raffinement courtois de la cour arthurienne et la valeur chevaleresque ; Guenièvre pêche ici par démesure, elle qui est la plus belle des mortelles, et qui veut rivaliser avec une fée. En même temps, elle n'est ni digne ni fidèle, et Marie de France ne s'en excuse pas : le personnage de Guenièvre, tel que semble le représenter les récits des jongleurs bretons, est loin d'être effacé.

Page de gauche :
Lancelot et Guenièvre.

La couronne de la reine et le « chapel » qui orne les cheveux du chevalier sont en harmonie.

Queste del saint graal,
XIV^e siècle,

Paris, BnF, ms. fr. 343,
f^o a. © BnF.



Lancelot contemplant Guenièvre va s'engager dans les douves du château.
Lancelot du Lac,
XV^e siècle,

Paris, BnF, ms. fr. 111,
f^o 42v. © BnF.

La mort d'Arthur

Qu'il s'agisse de l'aboutissement des années paisibles et glorieuses du règne d'Arthur, selon Wace, ou de la suite malheureuse de la quête du Graal, selon les romanciers du cycle du Lancelot-Graal, la fin du monde arthurien est pleine de cris de bataille et de catastrophes terribles. Deux versions, là encore, s'affrontent et se croisent ; mais elles sont également guerrières, également tragiques, et celle de Wace est, au bout du

compte, plus merveilleuse que celle des romanciers qui le suivront. Trois éléments caractérisent cette spirale tragique qui mène à la fin du monde arthurien : l'adultère de Lancelot, propre au cycle romanesque (rappelons que Lancelot n'est pas évoqué chez Wace), la campagne de France qui amène au triomphe d'Arthur sur les troupes de l'empereur de Rome, et enfin la trahison de Mordred, le neveu incestueux.

Page de gauche : **Combat d'Arthur et de Mordred.** Mordred, fils incestueux d'Arthur selon certains récits, et son père s'entre-tuent. Boccace, *De Casibus*, *xv^e siècle*.

Paris, BnF, ms. fr. 230, f^o 236. © BnF.



Lancelot embrassant Guenièvre. *Lancelot du Lac*, *xv^e siècle*.

Paris, BnF, ms. fr. 118, f^o 210v. © BnF.

Table des matières

- 5 Avant-propos
- 9 Arthur : fable et histoire
- 25 La naissance d'Arthur
- 37 La jeunesse d'Arthur
- 45 L'accession au trône et le mariage
- 57 Guerre et paix
- 71 Aventures arthuriennes
- 79 Lancelot et Guenièvre
- 91 Le Graal
- 103 Histoires de famille
- 109 La mort d'Arthur
- 123 Conclusion



Xavier de Langlais, dessins à l'encre, 1971.